

—Pardon, mon saint patron, j'ai déjà recueilli sept sous et des chiffons que je vendrai pour vous acheter un cierge, dont vous serez émerveillé.

—Ne parlons point de cela ! dit saint Pierre. Tu n'a point de métier, car ce n'en est pas un que de mendier. L'hôtellerie où tu arriveras n'a point de maître. S'il te convient d'y rester, tu n'auras qu'à t'y installer. Personne ne t'inquiétera. C'est moi qui te donne la maison. Souviens-toi seulement des misères que tu as traversées, sois charitable envers les pauvres et, quand la prospérité de tes affaires te laissera quelque loisir, achève le vœu que tu m'as fait et n'oublie pas ton cierge. En attendant je te tiens quitte.

Saint Pierre disparut et le pèlerin se retrouva seul à la lisière de la forêt.

Il marcha bravement devant lui et sans s'être même aperçu qu'il traversait une rivière il arriva, devant une belle hôtellerie, dont l'enseigne tout neuve portait ces mots : *Au grand saint Pierre*—Pierre, hôtelier.

La façade était toute blanche, les volets verts, et déjà des clients se pressaient à la porte.

Une servante parut et s'écria : " Eh ! bien ! notre maître ! Vous voilà enfin ! Il n'est pas trop tôt ! On vous attendait. Montez dans votre chambre ! Vous y trouverez des vêtements, et vous redescendrez nous aider à servir, car il y a beaucoup de voyageurs ! "

Pierre monta dans la chambre, il trouva des vêtements, puis une table servie, et quand il redescendit dans la salle, où l'on servait les voyageurs, tout le monde eut l'air de trouver sa présence toute naturelle. Il était bien le maître de la maison. On lui obéissait, on lui donnait des poignées de main, on l'appelait " maître Pierre " et on venait trinquer avec lui.

Son commerce prospéra vite, et il oublia son vœu.

Un soir d'hiver qu'il était attablé avec de joyeux marchands, quelqu'un frappa à la porte.

Il était tard déjà, il faisait froid dehors, la neige commençait à tomber ; mais l'on était bien auprès du poêle de faïence, devant la table grassement servie.

" Qui ose venir nous déranger à pareille heure ! " dit Pierre, et il cria : " Qui est là ? "

Une voix répondit : " C'est un pauvre mendiant, bien digne de pitié, qui vous demande au nom de Dieu et du grand saint Pierre de vouloir bien lui donner l'hospitalité ! "

C'est quelque rôdeur de nuit ! un voleur peut être ! En tout cas, un piteux client, " dirent les marchands, et Pierre, le riche hôtelier, dit à sa servante Margoton : " N'ouvre pas et lâche le chien, si le rôdeur ne veut pas s'éloigner. "

Et les hommes se remirent à causer gaiement et à trinquer.

Mais, tout à coup, la porte de la rue tourna lentement sur ses gonds et un auguste vieillard, le front ceint d'une auréole lumineuse, entra dans la salle.

C'était saint Pierre.

" Tu me reconnais bien, dit-il à l'hôtelier, qui s'était jeté à genoux, tout tremblant.

" Est-ce ainsi que tu tiens tes promesses ! J'étais le pauvre qui frappais à ta porte, et je sais à présent comment tu te souviens des maux que tu as endurés. Tu as été pauvre et tu n'es pas charitable ! Tu tiens toute ta richesse de ma bonté, et tu n'es pas reconnaissant. Ne t'étonne pas de ce qui t'arrive. "

Soudain les lumières de l'hôtellerie s'éteignirent, les joyeux marchands et les servantes disparurent ; et Pierre, le mendiant, se retrouva tout seul sous le ciel noir, dans la forêt déserte, que les flacons de neige couvraient lentement.

Il avait sur le corps ses misérables haillons, et il grelottait de froid.

Alors il se remit en marche pour arriver à Rome. Il marcha longtemps, longtemps, déchirant son corps aux épines de la forêt, glaçant ses pieds à la glace de la route.

Et un matin, à l'aurore, épuisé de fatigue et de douleur, il s'étendit au bord du chemin et tout en larmes, il commença une prière à son saint patron. Il n'eût pas la force de l'achever.

Le froid raidit ses pauvres membres et son âme s'éleva vers le ciel.

Alors il lui sembla qu'il sortait d'un songe ; devant lui une demeure resplendissante s'élevait. Au bout d'un chemin rocailleux, embarrassé de pierres et de ronces, une porte lumineuse apparaissait. Il y frappa timidement. C'était l'entrée du paradis.

Saint Pierre en personne vint ouvrir et lui dit : " J'ai bien envie de te répondre comme tu m'as répondu à moi-même, lorsque j'allai frapper à la porte de ton hôtellerie ! Que dirais-tu si je te laissais dehors sans autre gîte que le purgatoire... ou l'enfer ? Ma foi ! tu le mériterais presque. Mais tu m'as si souvent prié que je serai miséricordieux. D'ailleurs tu as déjà expié ta faute et je te pardonne... Je parlerai au bon Dieu et l'on te gardera ici. Mais tu peux te vanter d'avoir de la chance, car tu ne m'as même pas acheté ce cierge qui devait m'émerveiller ! "

Et Pierre entra dans le paradis. (G. des BRULIES.)

INCONVÉNIENT DE LA ROYAUTE

Les gens s'imaginent que les têtes couronnées peuvent se donner toutes les satisfactions, toutes les jouissances ; c'est une erreur. Le plus humble sujet de Sa Majesté, notre gracieuse

UN MAUVAIS COUP D'APPÉTIT



Monsieur Coriace qui s'est servi une portion de cardons en attendant que le garçon du restaurant lui apporte son déjeuner.— Me croyez-vous assez bête pour me faire manger une friture qui a eu le temps de sécher dur comme du bois.

Souveraine, peut à bon droit se vanter de jouir de plus de privilèges que la Reine même.

Ainsi, il est défendu à Sa Majesté d'accepter d'aucune personne, excepté de sa propre famille, pour lire le moindre petit journal, les grands encore moins, ni un journal de modes ni une revue scientifique quelconque. Il lui est également défendu de recevoir et de lire même une lettre privée, à moins que ce ne soit d'un des membres de la Famille Royale. Il est également défendu aux membres de sa famille et aux personnes de son entourage de lui parler de ce qui se publie dans les journaux.

Un Officier de la Cour est spécialement chargé de veiller à l'exécution de cet ordre. C'est à lui qu'il incombe de découper, chaque jour, dans les journaux, les nouvelles qu'il croit devoir transmettre à la Reine. Après avoir fait un choix judicieux, ce personnage les réunit sur une feuille de papier en soie, tout frangée d'or, et les porte ou les fait porter à la Reine. Cette feuille en soie, à franges d'or, est de rigueur lorsqu'il s'agit de transmettre quelque papier ou document à Sa Majesté.

Rien ne démontre mieux la surveillance presque tyrannique que l'on exerce autour de la Reine et les tracasseries de sa position qu'un incident survenu il n'y a pas encore bien longtemps. Une dame américaine lui avait envoyé une collection de fleurs rares des États-Unis, pressées et arrangées avec le plus grand goût. La Reine en fut enchantée et les garda près d'elle trois mois durant. Au bout de ce temps, qui est la limite fixée par l'étiquette de la Cour pour ces sortes de choses, elle les renvoya avec une lettre, disant qu'étant Reine d'Angleterre il ne lui était pas permis d'accepter aucun cadeau et que c'était avec le plus vif regret qu'elle les voyait partir.

POUR TOUTES LES SAUCES

(A Chicago.)

La dame.—Comment se fait-il que, mariées depuis six mois, vous soyez divorcée au bout de trois mois pour vous remariar hier soir ?

La servante.—Voici, madame : Dans la maison où mon mari s'est engagé la première fois, il fallait un couple marié ; alors nous nous sommes mariés. A sa seconde place, on voulait un homme seul ; nous avons divorcé, et hier, son nouveau maître voulait un cocher marié dont la femme fut cuisinière ; nous nous sommes donc remariés et je pars avec lui.

TROP D'OUVRAGE POUR UN HOMME



—Deux mille buvettes dans la ville !... Jamais je ne pourrai les connaître toutes !